

MAURICE CALMEYN

AU

CONGO BELGE

CHASSES A L'ÉLÉPHANT

LES INDIGÈNES

L'ADMINISTRATION

AVEC 235 PHOTOGRAVURES DANS LE TEXTE

PARIS

ERNEST FLAMMARION & FILS, ÉDITEURS

Rue Racine

1912

ACQUISITION
92.018405

TABLE DES MATIÈRES

PREMIER VOYAGE

	Pages.
CHAPITRE I. — Observations sur la chasse à l'éléphant. — Importance d'un tir heureux dès le début. — La peur. — Où faut-il tirer l'éléphant. — Comment sont placés les organes vitaux ; leur forme et leurs dimensions. — Ce qu'il faut faire et où il faut tirer en cas de charge. — L'arme. — Opinion de Shillings, Boyd Alexander, sir Samuel Baker, Foa, sur l'intérêt passionnant qu'offre la chasse à l'éléphant pratiquée sans aide. — Dans la forêt épaisse l'éléphant est l'animal le plus dangereux et le plus démoralisant	1
CHAPITRE II. — Indications générales sur mes voyages. — Le climat. — Ce qu'autorise le permis de chasse actuellement. — Mes camarades au Soudan, Armand Solvay, Ernest Orban et Danis. — Le Caire — La Mer Rouge. — Khartoum. — Omdourman. — Renk. — Solvay tue un bon buffle mâle. — Ma première lionne. — Orban tue trois bons buffles mâles. — Je tue un hippopotame	19
CHAPITRE III. — Taufikia. — M ^{me} Orban tue un crocodile. — Le Bahr-el-Zéraf. — Baboy. — Chasseurs d'hippos. — Les premiers éléphants — Deux bêtes magnifiques. — Shambé. — Orban tue son premier éléphant et le docteur Danis un énorme crocodile	47
CHAPITRE IV. — Bohr, appelé aussi l'ancien camp des derviches. — Mon premier éléphant. — Mongalla. — Chasse à l'éléphant en vue du bateau. — Lado. — Nos populations ne connaissent pas les soins que les noirs donnent au corps, pas plus que certaines de leurs délicatesses. — La Louri. — Redjaf. — Ma seconde chasse à l'éléphant, je tue trois bêtes fort médiocres en sept ou huit minutes. — Je manque une énorme girafe mâle. — Orban malade. — Une chasse à l'éléphant au mont Lado. Solvay et moi tuons chacun un rhinocéros de la grande espèce, à muffle aplati, dite de « Burchell ». — Pourquoi j'étais tout à fait insuffisamment équipé pour le voyage du Nil à Boma	65
CHAPITRE V. — Départ de Lado. — Redjaf. — Le pays devient montagneux. — Bongo. — Papoua. — Mafi. — L'eau rare et mauvaise. — Loka. — Kégni. — Libogo. — Yeï. — La route d'automobiles du Nil à	

	Pages.
l'Ouélé. — Yembé. — Kobwa. — Libogo. — Aba. — Mangwé. — Mordiane. — Lemvo. — Faradje. — Il n'est jamais bien gai d'être malade, mais en Afrique c'est moins amusant qu'en Europe. — Andourai. — Loukoumbo. — Pioka. — Gangara na Bodjo. — Basoubwa. — Nagiro. — Doungou. — Ma troisième chasse à l'éléphant, je tue ma cinquième bête, un bon mâle	101
CHAPITRE VI. — La descente de l'Ouélé. — Palamasi. — Les rapides d'Ébali. — Niangara. — Danga. — Sourouango. — Importance des chaussures. — Amadi. — Je ne tire pas un bel éléphant qui s'offre à moi le long de la rive. — Panga. — Bambili. — Réapparition de la fièvre. Les femmes du chef Manzali. — Béringani. — Wanga. — Je blesse un éléphant médiocre entre Wanga et le camp retranché de l'Ouéré	143
CHAPITRE VII. — Départ du camp de l'Ouéré. — Dwali. — Doubwa. — Mon premier buffle et mon sixième éléphant. — Allons-nous passer la nuit dans la forêt ? — Kwanga. — Api. — Mon septième et mon huitième éléphant en doublé. — Longue et vaine poursuite d'un éléphant solitaire. — Rendement en ivoire de la zone de l'Ouéré-Bili. — Bima. — Le neuvième éléphant	183
CHAPITRE VIII. — Libokwa. — Je blesse un éléphant. — Inkbiri. — Zériba ou Monbambou. — Ennuis avec deux porteurs ababouas. — La route et le service d'automobiles entre l'Ouélé et le Roubi. — Bouta. — Mauvaises figures et mauvaise volonté de Likwangoulas (anciens soldats). Kopinobwa. — Encore la fièvre. — Indigène blessé. — Ibembo. — Comment on fait encore en 1907 rentrer l'impôt en nature. — Mon premier contact avec des indigènes grossiers. — Moengué.	206
CHAPITRE IX. — Le fleuve Congo. — Boumba. — Je tue deux buffles. — N'Dobo. — Le camp d'instruction de Lissala. — Lié. — Incurie de l'administration. — Mobéka. — Coquilhatville. — Loukoléla. — Palabre avec le capitaine. — Nombreux échouages. — Grossièreté et discipline des matelots et des boys. — Mopolengué. — Kwamouth. — Léopoldville. — Les professeurs de pruderie. — Le chemin de fer de Léopoldville à Matadi. — Boma la laide. Les marais. — Ruineuses fantaisies. — Le Mayombé et son chemin de fer. — Le sol congolais, ce qu'il est susceptible de produire. — Le S. S. « Albertville ». — Séjour forcé à Ténériffe où nous manquons le départ du bateau. — Le S. S. « El Sancho ». — Le S. S. « Agbéri ». — Madère. — Débarquement à Dunkerque	226

m'oblige à inscrire à mon tableau de chasse les deux seules femelles que j'aie jamais tuées, ainsi que mon plus mauvais mâle.

Nous envoyons un mot au capitaine Hanssens afin qu'il fasse prendre les dépouilles dont profiteront les soldats et travailleurs du poste de Redjaf. Ensuite nous déjeunons. A peine avons-nous commencé que nous entendons les éléphants, ils ne sont pas allés à plus de 200 mètres ! Lorsque nous nous remettons en route, il nous faut faire un grand détour pour les contourner, car trois bêtes à terre cela suffit pour aujourd'hui. La route est longue jusque chez Tombé, où nous arrivons à 17 heures. Orban est là, il est éreinté, incapable de manger, il ne va pas bien.

Février 27. — De 7 à 9 heures, pluie sérieuse, accompagnée de tonnerre. Je pars à 9 heures. Quel merveilleux pisteur j'ai aujourd'hui ! C'est un grand diable mince, infatigable, il marche avec une légèreté, une souplesse, une élégance admirables, toujours attentif, toujours en action, il semble vraiment faire son métier non pour la viande, non pour ce que je lui donnerai, mais par amour du sport. Son œil est loin et il est près, il scrute l'horizon et la trace la plus légère sur le sol ne lui échappe pas. Combien de fois n'ai-je pas pensé à lui lorsque j'étais livré à des hommes trop nerveux, maladroits, ou seulement paresseux.

Je tue à 80 mètres en travers un bon phacochère mâle.

Hier et aujourd'hui nous avons rencontré des ravins sauvages rappelant certains coins de Norvège. Vu traces anciennes de buffle et de rhino, d'autres toutes fraîches d'un gros éléphant, alors que nous étions sur la piste d'une énorme girafe mâle. Nous apercevons celle-ci tout à coup, mais elle détale d'un galop horrible.

Après avoir couru, et très essoufflé, j'arrive à tirer la

bête arrêtée à 150 mètres, en travers. La balle expansive a-t-elle rencontré une branche, qui l'a fait dévier, ou bien ai-je manqué tout simplement? Je ne sais, en tout cas il n'y a pas de sang.

Nous la revoyons deux fois, et je tire encore la bête arrêtée à 250 mètres, mais sans succès.

Orban, à notre retour, est en pitoyable état, courageusement il a fait une sortie de deux heures qui l'a achevé.

Février 28. — Mon cousin n'est plus capable de marcher, son estomac ne supporte plus rien. On le portera jusqu'à l'embouchure de la Louri, où le capitaine Hanssens, prévenu de



Fig. 47. — Un ruisseau dans l'enclave de Lado.

l'état de mon camarade, nous enverra une allège pour rentrer à Lado. Nous n'avons rien vu aujourd'hui. Nous arrivons à la Louri à 17 heures et à Lado à 19 heures. Nos soldats pagayeurs ont marché vite en chantant d'une façon amusante.

Solvay a tué, à quelques kilomètres au nord de Lado, un lionceau, puis la mère. Ils ont vu, le docteur et lui, des buffles et des traces de rhino et de léopard.

Mars 1. — Orban a une gastrite aiguë, déclarent les docteurs; il est sérieusement atteint, sans qu'il y ait danger immédiat.

Solvay, le docteur et moi partons à 15 heures pour camper à l'extrémité nord du mont Lado. A peine arrivés à l'endroit choisi, et quelques moments seulement avant l'obscurité, nous entendons des éléphants à très petite distance.

Nous sommes d'avis qu'un chasseur doit marcher seul sur tout ce qui est vraiment remarquable, et il est naturel que je cède le pas à Solvay, ayant tué quatre éléphants, alors que lui n'en a pas encore. Cependant, il serait bien dur pour moi de ne pas assister à ce qui va se passer et, sachant que je ne le gênerai pas dans son tir, mon camarade accède volontiers à mon désir de l'accompagner. Nous ne tardons pas à voir une magnifique bête à 70 mètres. Lentement elle s'avance vers nous, mais à 30 mètres elle change sa route et se met en plein travers à la même allure. Solvay tire une balle. La bête prend le trot et disparaît; nous la revoyons encore deux fois sans qu'il soit possible de tirer de nouveau.

Nous pensons que la balle a porté trop haut dans la masse osseuse du crâne. C'est dommage, car la bête était belle, armée de grandes défenses.

Mars 2. — Seul le docteur a réussi aujourd'hui, tuant un hunting dog. Nombreuses traces d'éléphants partout.

Mars 3. — Départ à 6 h. 1/2. Chacun va de son côté. Je m'écarte plus que je ne pensais et rentre à Lado à 17 h. 1/2 seulement.

Mes hommes sont éreintés, mon pisteur, complètement fini, a la figure d'un gris bleuâtre.

J'ai tué à cinq heures de Lado une roan mâle, moins belle que celle tuée au Soudan; ce sont de superbes antilopes plus grandes que nos plus beaux cerfs.

Une seule balle d'arrière en avant tirée au galop, à 80 mètres, très haut dans la cuisse, l'a mise presque hors d'état de fuir.

Mars 4. — Orban a eu une mauvaise nuit, vomissements, agitation, fièvre. Le commandant, qui part avec nous, à 8 heures, pour Redjaf, où nous arrivons à 14 heures, lui offre gracieusement sa maison.

Repartons à 15 heures, arrivons à Lado à 17 h. 1/2.

Mars 5. — Départ à 6 h. 1/2 pour l'endroit où Solvay a chassé à deux heures de steamer en aval de Lado.

Allons voir le malade, à 6 h. 1/4; la nuit a été bonne, il a dormi.

Solvay tue deux bubales et une bushbuck, moi une petite gazelle mâle de poil fauve.

J'ai vu des traces fraîches de buffles, d'éléphants, des traces de rhinocéros aussi, celles-ci datant de quelques jours.

Mars 6. — Nous restons au même endroit. Plus heureux que moi, mon camarade tue un rhino mâle tout à fait exceptionnel, dont on peut voir la tête au Musée de Tervueren; la corne mesure 0^m97.

Voici, du reste, le récit qu'il nous fit de sa journée : « Je trouve à 7 heures les traces de deux rhinos revenant de l'abreuvoir. Je suis ces traces et à 11 heures j'arrive à un endroit où ils se sont couchés, les apercevant au même moment à cinq cents mètres environ. Je fais une approche jusqu'à cent mètres; impossible d'avancer au delà, aucun abri ne permettant de se dissimuler. Je tire trois ou quatre coups sur l'un d'eux, mais au moment où je vais prendre la piste de la bête, je vois un autre rhino, sortant au pas de derrière un buisson à trois cents ou quatre cents mètres; il est beaucoup plus gros que les deux premiers. Il continue sa marche tranquille dans une plaine parsemée d'arbres à raison de quatre ou cinq à

l'hectare; il y a aussi quelques rares souches broussailleuses. Dès que je l'ai aperçu, je me suis mis à sa poursuite; j'arrive à cent mètres de lui, grâce à un arbre; je me demandais comment j'allais m'y prendre pour m'en approcher davantage, lorsque j'entends du bruit sur ma droite; ce sont deux rhinos au trot venant

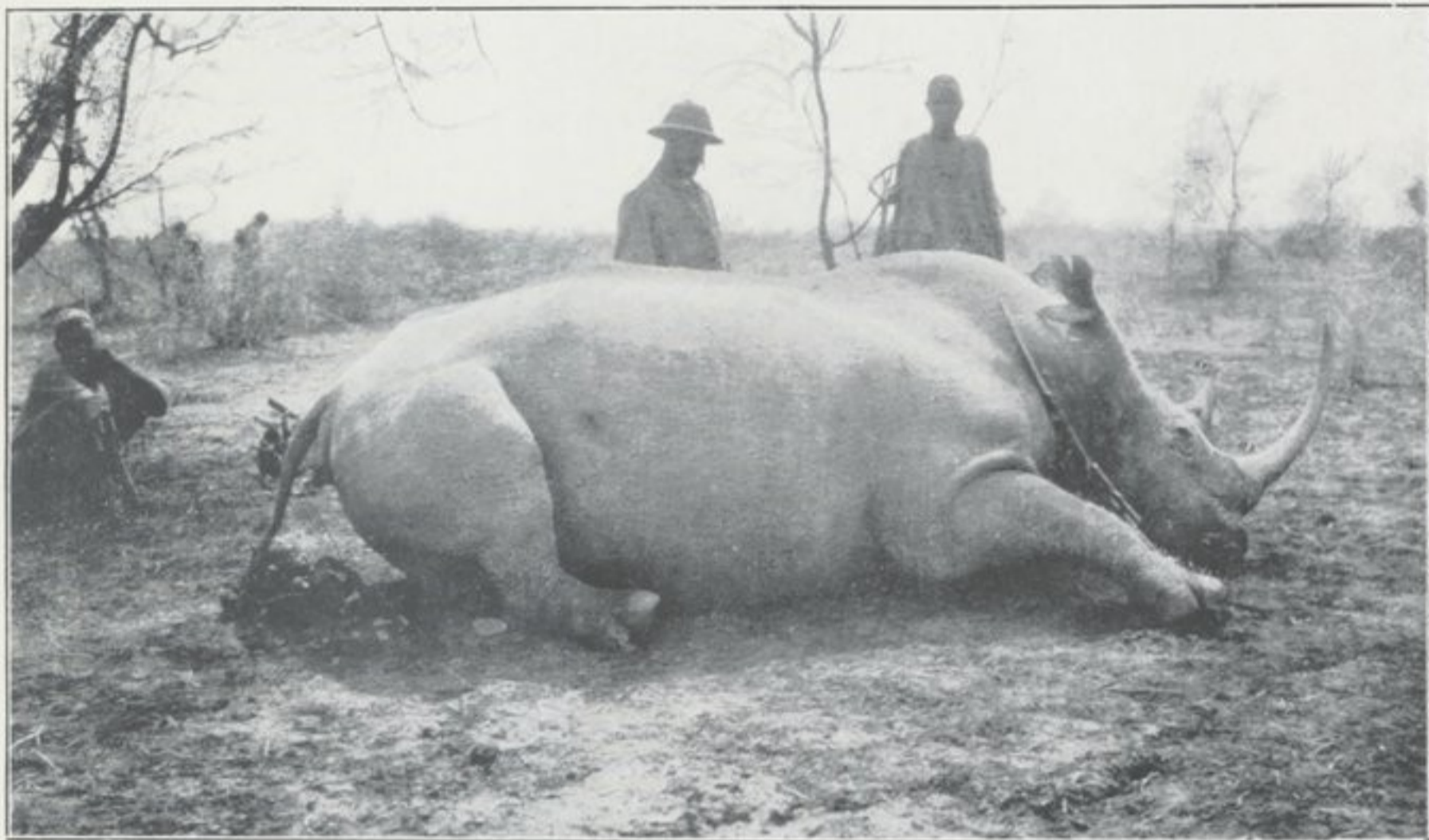


Fig. 48. — Le rhinocéros de Burchell, d'Armand Solvay.

Cliché A. Solvay.

vers moi; ils me dépassent à quarante mètres sans se douter de ma présence. Je résiste à la tentation de tirer, car ils ne sont pas aussi beaux que celui que j'ai devant moi. Ce dernier s'est éloigné un peu, il est au pied d'un arbre, un autre arbre me permet d'en approcher à soixante mètres, mais il s'est remis en route, toujours au pas, ne me montrant que l'arrière-train. Je cours aussi vite qu'il m'est possible sans faire de bruit et j'arrive à l'endroit qu'il vient de quitter. Le rhino est immobile de profil à quarante mètres,



Fig. 49. — Le rhinocéros d'Armand Solvay.

Cliché A. Solvay.



Fig. 50. — Mon rhinocéros de Burchell. La tête soulevée montre bien ici, comme dans la fig. 51, le museau tronqué et l'absence de saillie de la lèvre supérieure, caractères particuliers à l'espèce.

quelques herbes me cachent l'épaule. J'attends; s'il fait deux pas, je pourrai tirer. Minute angoissante... Il avance, je tire, il part au galop; je tire encore deux balles qui, d'arrière en avant, ne peuvent rien donner, Il disparaît à quatre cents mètres dans un bouquet d'arbustes; j'accours, il est à terre, le corps droit, les genoux repliés. On le croirait vivant, il est tourné vers moi, à quinze mètres. Mon Shikari me dit de tirer par prudence et je mets une balle entre les yeux; il remue un peu, mais c'est un mouvement réflexe sans doute. Après l'avoir mesuré, je reprends la trace des deux premiers; l'un donne du sang par la bouche, touché aux poumons, mais il est trop tard, je me vois forcé d'abandonner la poursuite. »

Voici maintenant dans quelles conditions j'ai tué mon rhino femelle. Nous trouvons les traces à 8 heures et les suivons assez facilement jusque 9 h. 1/2. La bête s'engage alors dans un fourré d'épines à crochets. Karamalla



Fig. 51. — Mon rhinocéros.

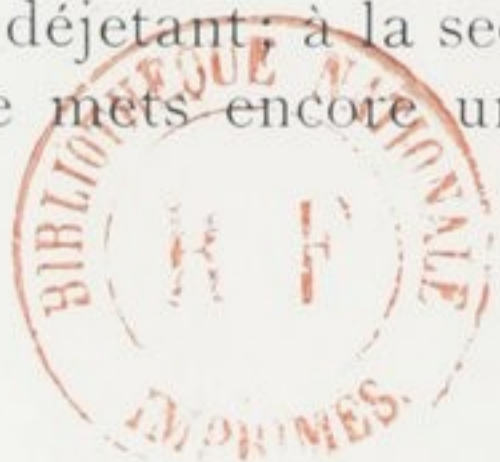
l'aperçoit bientôt couchée à trente mètres. On distingue à peine une masse grise et des oreilles qui vont et viennent; c'est une silhouette informe. Je ne puis espérer me rapprocher de plus de huit à dix mètres sans faire de bruit, mais à vingt mètres je pourrai peut-être

reconnaître le rhino suffisamment pour lui envoyer une balle qui ait quelque chance d'être mortelle. Sur les genoux et les mains, en quatre ou cinq minutes, je franchis les dix mètres; à ce moment je fais craquer une petite branche morte, le rhino se lève et fait face. Je tire au juger entre les oreilles, c'est tout ce que je puis distinguer de la tête. L'animal roule à terre, puis, se



Fig. 52. — Canots d'indigènes dinkas en roseaux assemblés.

relevant, se jette de droite et de gauche, brisant les broussailles. Il pousse des cris aigus, mais ce ne sont que des plaintes de douleur plutôt pitoyables. Sans distinguer grand'chose, je tire deux balles dans la masse, que j'entrevois se déjetant; à la seconde, le rhino tombe définitivement. Je mets encore une balle d'achèvement



à la nuque. La première balle a atteint le sommet du crâne de face, la deuxième a pénétré à l'épaule d'avant en arrière, la troisième n'est pas visible, se trouvant probablement du côté où la bête est couchée. J'ai tiré à la 11 millimètres à projectiles solides, non expansifs.

Retour à Lado, à 19 heures.

Mars 7. — Départ à 5 h. 1/2 sur le « Gordon ». Des éléphants ayant effacé les traces du rhino blessé, Solvay n'a pu les suivre; il tue deux hartebeest. Pour moi, je m'assure un mâle des mêmes antilopes, à deux cents mètres, arrêté, d'une balle de 8 millimètres; puis, après une poursuite d'une heure, je suis obligé d'abandonner une trace fraîche de rhino, qu'il est impossible de démêler plus longtemps sur la terre durcie et dans les herbes sèches. Je prends encore une piste du matin d'une bande de buffles que je n'arrive pas à rejoindre. Ayant démarré à 19 heures, le steamer nous dépose à Lado à 22 heures.

On aura remarqué les insuccès répétés de mon camarade A. Solvay dans son tir sur les éléphants, et cependant c'est un homme de sang-froid en même temps qu'une de nos meilleures carabines. S'il n'a pas réussi dès le début, c'est donc que la chance ne lui a pas fait trouver de suite l'emplacement du cerveau, il a, au surplus, obtenu un très beau résultat au cours de deux nouveaux voyages au Soudan et à l'enclave de Lado. L'expérience désagréable qu'il a faite vient confirmer ce que j'ai dit dans le premier chapitre, sur l'importance qu'il y a à étudier le crâne et les organes essentiels de l'éléphant avant de se trouver en présence de cet adversaire imposant.

Mars 8. — L'état de santé d'Orban, qui a été assez inquiétant, s'améliore régulièrement. Après avoir consulté les médecins et, sur l'insistance bien généreuse de

Solvay, mon retour par Boma est décidé. Je suis dans la joie, je croyais que ce serait une obligation pour moi de ne pas laisser mon camarade seul avec mon cousin malade, et j'avais renoncé au voyage.

Mars 9, 10, 11, 12. — J'emploie ces quatre journées à compléter très imparfaitement mon équipement, car on conçoit que les factoreries de Lado n'offrent pas de grandes ressources.

Mais pourquoi n'avais-je pas avec moi tout le nécessaire pour un voyage Lado-Boma ?

Voici. J'avais bien pensé, dès que mon voyage au Soudan et à l'enclave de Lado avait été décidé, à revenir non en redescendant le Nil, mais par Boma, en chassant et parcourant consciencieusement la partie nord-est de la future colonie belge.

Je m'étais alors rendu chez un haut fonctionnaire de l'Etat indépendant, afin de connaître les conditions de chasse qui me seraient faites et les facilités de transport que je trouverais dans les régions que je comptais parcourir.

C'est là qu'il fut coupé court à mes projets par l'affirmation que le voyage était impossible.

La pénurie de porteurs était telle dans l'enclave, me fut-il dit, qu'on ne pourrait m'en fournir un seul et les stations de l'Etat si dépourvues de tout qu'aucune espèce de ravitaillement ne me serait cédée.

Ainsi donc, à Bruxelles on déclarait que l'Etat ne pourrait me fournir une vingtaine de porteurs pour traverser l'enclave, alors qu'en réalité des milliers de charges venant de Boma montaient tous les ans jusqu'au Nil pour ravitailler Redjaf, Lado, Kéro, et que les indigènes ayant apporté ces charges redescendaient le plus souvent les mains vides.

Je connais le Congo maintenant, le Congo de là-bas,

et il est vraiment navrant de voir aujourd'hui encore, au moment où j'écris en 1911, que tant de renseignements donnés, tant d'affirmations produites, par ce qu'on est convenu d'appeler les plus hautes autorités officielles, ne correspondent pas à la réalité.

Cela permet de satisfaire les exigences d'amis politiques, en gaspillant les ressources, tandis qu'on ne sait ni se montrer généreux vis-à-vis des anciens serviteurs de la colonie, ni user de la plus élémentaire loyauté vis-à-vis des indigènes. On trouvera la preuve de ce que j'avance ici aux deux derniers chapitres de ce livre, chapitres où j'étudie le traitement des indigènes tel qu'il a été, tel qu'il est et tel qu'il devrait être.

Pour en revenir à ce qui me concerne, les renseignements inexacts fournis à Bruxelles me causèrent un grand préjudice, c'est par leur faute que je manquai de beaucoup de choses pendant mon voyage, telles que : vêtements de pluie, chaussures, médicaments, accessoires photographiques, vin, tabac, cigares, munitions pour la plus puissante de mes carabines, enfin je n'avais pas de tente et cela me fut fort pénible, puisque je ne pus, par le fait, m'écarter des postes et des gîtes d'étapes.

Après avoir voyagé, au début, plus rapidement que je ne l'aurais voulu pour ne pas abuser de la complaisance de mon camarade, qui, après trois ans de séjour en Afrique, devait désirer ne pas prolonger outre mesure, je fus obligé de me presser dans la suite par le fait de la pauvreté de mon ravitaillement, et surtout de crainte de me trouver sans chaussures.